NOUVELLES LITTÉRAIRES
146, rue Montmartre - 2e
5 OCTOBRE 1967

UNE FANTASTIQUE MACHINE A DÉFOULER

LA BIENNALE DE PARIS

par Jean-Jacques Lévèque

On enjambe des circuits électriques, des néons sautent autour de formes secouées par de frénétiques soubresauts, des couleurs vives vous agressent, des sons étranges s'échappent de formes non identifiables, des « choses » bougent de tous les côtés. On est au Salon des Arts ménagers ou au Concours Lépine de l'an 2000 ? Non, à la Biennale de Paris (cinquième de la série), qui a pris le visage du siècle et qui est en voie de devenir le laboratoire le plus important dans le monde pour tout ce qui intéresse les arts plastiques.

Ici les définitions traditionnelles : peintre, sculpteur, poète, cinéaste, metteur en scène, perdent leur sens car la plupart des « produits » présentés sont à la fois sculpture, peinture, machine à langage, gadget invitant à la participation, bref des éléments spécifiquement modernes d'un nouveau comportement.

L'usage que l'on fait de l'art entraîne l'évolution de celui-ci. Cela est d'autant plus frappant à la Biennale de Paris, inaugurée samedi dernier par André Malraux, que les peintres strictement respectueux de leur technique finissent par paraître rétrogrades. Mais quel rôle joue le peintre dans la société actuelle ? Il est reconverti par les élans et les besoins de celle-ci. Ce qui a fait le succès absolument fantastique de l'art cinétique et de l'Op Art, c'est qu'ils sont utilisables par les urbanistes et les architectes. On le voit bien puisque, par exemple, certaines des stations du futur métro express seront décorées par des artistes op et que cet art a pénétré dans tous les domaines : publicité, mode (Paco Rabanne, Courrèges) ; architecture, décoration, cinématographe (le futur film de Clouzot).

Quant au Pop Art, il est directement issu des magazines, des bandes dessinées, des affiches et il y retourne, donnant à ces derniers leurs lettres de noblesse. Quant au peintre traditionnel et même s'il est « abstrait », parce qu'il utilise exclusivement les médiums habituels, il s'isole de plus en plus et se définit comme le survivant d'une société en voie de disparition. Car tout aujourd'hui invite l'artiste à s'emparer des matériaux nouveaux, des techniques de reproduction et de multiplication.

On ne peut, devant cette fantastique mutation, que se reporter aux idées de ce Canadien de 56 ans, McLuhan, coqueluche des universités américaines, qui prétend que nous entrons dans une ère nouvelle, que nous quittons l'ère de l'imprimerie et de la peinture traditionnelle, c'est-à-dire un monde purement visuel, pour entrer dans le monde de l'alliance « œil-oreille » et tactile, et, par conséquent, de la télévision et du mouvement.

De fait le mouvement est au cœur des préoccupations de la plupart des artistes actuels, soit qu'ils tentent de le traduire effectivement (toutes les recherches cinétiques, celles du groupe Automat et maintes œuvres isolées dans diverses sections étrangères), soit qu'ils perpétuent les recherches amorcées par les futuristes et les orphistes et pratiquent dans la peinture un découpage apte à suggérer ce mouvement. Certains (Erro, Pommereulle, Stampfli) ont même tout bonnement choisi de présenter des films signifiant par là le crédit qu'ils accordent à une technique qui, tout en procédant à ses origines de la peinture, si l'on en croit Elie Faure, tend, aujourd'hui, de plus en plus, à se substituer à elle, ou, tout au moins, à la prolonger, car comme le dit justement Alain Jouffroy, « le film invisible que nous tournons à tout instant est devenu le centre de tous les arts possibles. »

« Si vous ne trouvez pas une manière nouvelle, frappante, inattendue de dire les choses, personne à l'heure actuelle ne vous écoute plus », précise Mc Luan et sans doute les artistes ont-ils pris conscience de cette loi jusque dans ses excès, car leurs recherches ne sont pas toujours exemptes de gratuité. Mieux encore ils semblent parfois sentir le besoin de créer des objets sans aucune utilité. Et c'est pour le moins paradoxal qu'à une époque où l'artiste semble retrouver enfin son emploi dans la société, il éprouve le besoin de créer des objets non fonctionnels et même absurdes. En effet, ingénieur, électricien, cybernéticien, photographe, architecte, sociologue, car il doit être tout cela à la fois, l'artiste actuel, tel que cette Biennale le défini, invente des super-gadgets pour amateur désœuvré.

Comme les films de Godard...

Si cette Biennale n'apporte pas de révélations individuelles, c'est qu'elle est l'embryon de quelque chose de neuf qui en est à sa préhistoire et que concrétisent les « travaux collectifs » lesquels, notons-le au passage, reviennent presque tous à la définition d'un certain type de bonheur et d'épanouissement grâce à un espace « poétisé ». Cela va du **Centre récréatif** au **Décondition-neur** en passant par **L'Espace dynamique en constant mouvement. L'Ile des loisrs** et le **Morceau d'une chose possible,** titre qui, au demeurant, me semble tout à fait opportunément définir ce qu'est la Biennale dans son ensemble.

Que disent les promoteurs de ce dernier travail d'équipe : « Le propos ici n'est pas de se limiter à une surface, à un volume, mais de tailler arbitrairement dans un univers », voilà de quoi guider le raisonnement de celui que des sections comme celle des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Japon ou de la Belgique risquent de heurter. Il y a là, dans cet échantillonnage au demeurant fort plaisant, de propositions Op, Pop, cinétique, figurative expressionniste, puriste et « ding » parfois, tous les élans de l'art actuel qui s'ébat joyeusement dans ses contradictions, qui prépare son vocabulaire pour tous ceux qui confondent Barbarella et Jodelle avec Diane et Vénus, James Bond avec Hercule, le Palais du C.N.I.T. avec les Propylées et les 24 heures du Mans avec les jeux du cirque. Car ce sont ceux-là mêmes qui s'habillent de toutes les couleurs, confondent force et vitesse, aiment les films de Godard et les bandes dessinées, qui consomment cet art qui n'a plus rien des arts du passé que le nom, qui amuse et étonne avant de séduire et finalement n'enseigne rien.

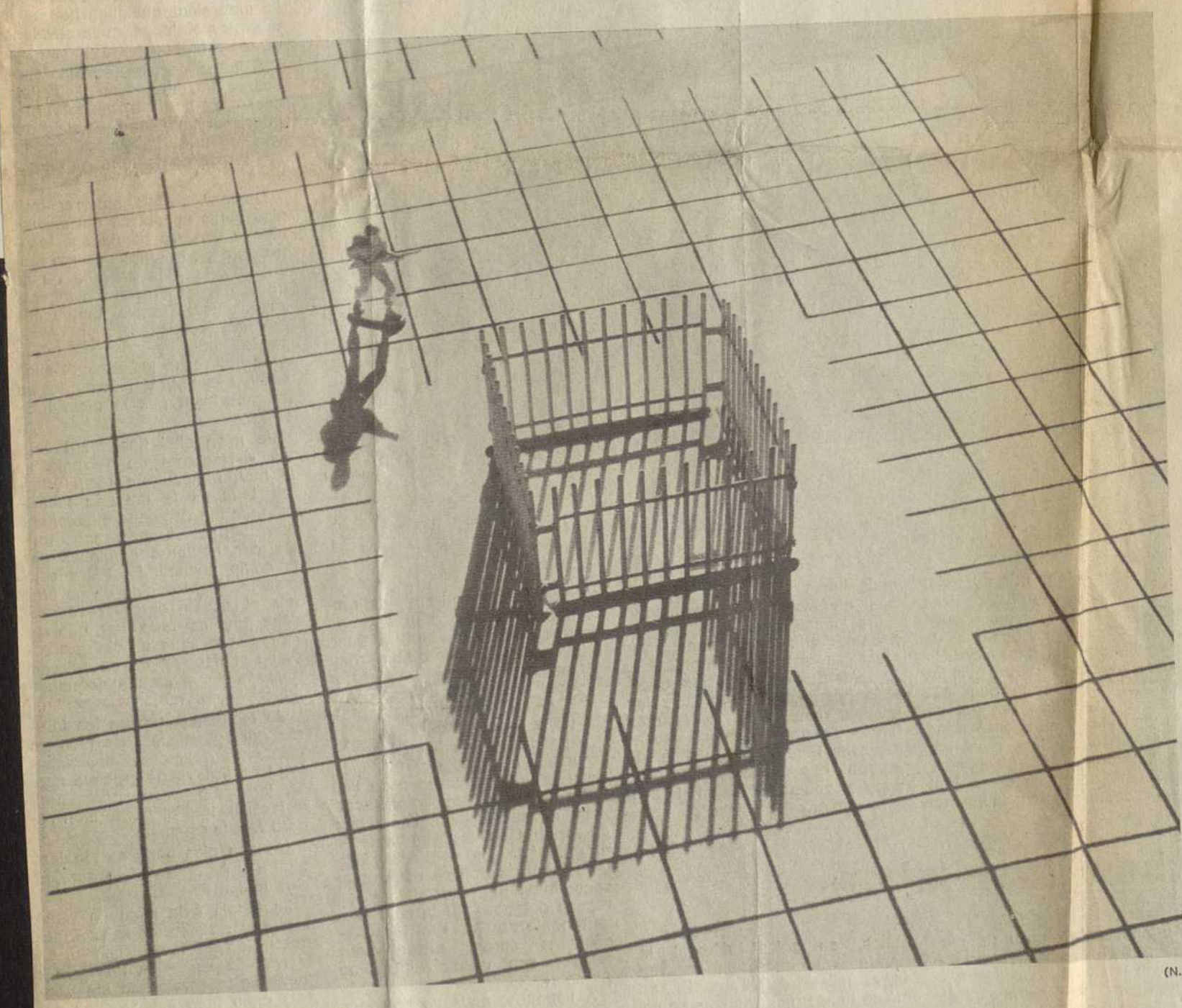
Cette impression est si forte que les quelques œuvres relevant de la peinture traditionnelle disparaissent dans le tohu-bohu de cette foire joliment présentée, de celui d'un parc géant qui préfigure ce que peut (et sans doute doit) être un musée aujourd'hui : un lieu où le visiteur vient pour manipuler des objets, s'étonner, s'amuser, se décomplexer. Le mot est lâché, l'art est devenu une fantastique machine à défouler.

Les manifestations annexes

En fait l'art traditionnel, relevant des critères habituels de la création, nous le trouvons au musée Galliéra où Michel Ragon, dix ans après, se souvient de « L'Aventure de l'art abstrait ». Le choix des jeunes espoirs que nous propose la galerie « L'Entremonde » : Stoyef, Feger, Martin, de Bary et le sculpteur Lutz, donne quelques indications de certaines tentations picturales et sculpturales de la jeunesse, ainsi que celui de la galerie Lambert consacré à la « Figure humaine ». Ce dialogue du peintre avec le visage n'est pas près de s'achever. Il est certes éternel mais il a pris depuis quelques dizaines d'années, et surtout récemment, un ton de bravoure, d'acidité, de bizarre lyrisme qui peut choquer les cœurs sensibles et épris de stricte beauté.

Sont-elles belles, au sens habituel donné à ce terme, les œuvres du prix Lefranc présentées à la Maison des beaux-arts ? Y sont confrontés les deux lauréats : Gilli et Uriburu, ainsi qu'Ado, Bernad, Deschamps, Key Hiraga, Kermarrec, Robbles, Rouan, Stotsky, Surian. Virulence graphique, couleurs intenses, matériaux nouveaux, ton narquois, découpage prompt, on pénètre là dans les arcanes de la jeune peinture éprise de modernité. Chacun se prend pour Matisse, Léger et Picasso réunis. Lourd héritage surtout quand on veut aussi retrouver l'efficacité immédiate de l'affiche, le coup de poing dynamique du cinématographe et ce ton de désinvolture qui, dit-on, est l'étendard de la jeunesse.

Annexes plus directes de la Biennale par le ton qu'elles ont adopté, les expositions des galeries Mathias Fels et Zunini présentent des gadgets artistiques qui relèvent autant de l'astuce que de l'art mais qui sont toujours poétiques, car la poésie est, aujourd'hui, cette manière aiguë de voir le monde, de le dynamiter, de l'affronter, de le chahuter, de le narguer, de le recréer au gré de toutes les fantaisies.



(N. L.)

UNE COMPOSITION DE MIRALDA
Des super-gadgets pour amateur désœuvré